

Sans enfants : [suite]

Autor(en): **Courty, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **29 (1891)**

Heft 29

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-192423>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

châ, repond lo dzudzo, ein lâi copeint lo subliet, kâ vâidè-vo, on vilhio sindzo ne sè fâ jamé teri l'orolhie po fèrè pliési à 'na guenon.

SANS ENFANTS

par PAUL COURTY

III

Sur ce dernier point, du moins, M. Plumier était sincère, et il ne put même prononcer ce mot de « maçons » sans faire une grimace. Il avait trouvé cette haine pour les braves Limousins dans l'héritage de son père, qui, sans doute, n'avait jamais pu pardonner à ses ouvriers l'argent qu'il avait gagné sur eux. Les derniers mots que le père Plumier avait adressés à son fils, au lit de mort, étaient ceux-ci : « Ne bâtis jamais ! » Et le jeune héritier avait interprété la recommandation dans le sens le plus large. Non-seulement il ne bâtissait pas, mais il ne faisait jamais de réparations. Il faut bien respecter la dernière volonté des mourants.

— Eh bien, sous cette réserve, mon ami, reprit M. Plumier, je pense que nous nous convenons. Je donnais douze cents francs par an à M. Chopette, mais en considération de votre médaille militaire, j'ajoute trois cents francs : vous voyez, ajouta-t-il en souriant, que je vous la paie mieux que le gouvernement. Et d'ailleurs, M. Chopette vous dira lui-même que le traitement fixe est ici le moindre de ses profits. Est-ce entendu ?

Champion se taisait ; sa femme le regardait, devant le combat intérieur qui se livrait dans l'âme de son mari, et en attendait le résultat, pleine d'angoisse.

— Eh bien, non, s'écria tout-à-coup le frotteur avec explosion, non, ce n'est pas entendu ! Je vous remercie de vos bontés, monsieur, mais je n'en profiterai pas. Nous vous avons menti, tout-à-l'heure, monsieur, nous avons deux enfants, deux bons et beaux garçons. Nous voulions les mettre à la campagne, chez les parents de ma femme, mais au dernier moment, je vois que je n'aurais pas eu le courage de me séparer d'eux. Et puis tu avais raison, ma femme, quand tu me disais, à la maison, que ce n'était pas bien un pareil mensonge. Renier mes deux fils, deux futurs défenseurs de la patrie ! Jamais ! Allons, prenons congé de monsieur, et en route.

Il entraîna sa femme, presque avec violence.

Dans l'antichambre, celle-ci lui sauta au cou :

— Que c'est bien, François, ce que tu viens de faire là ! s'écria-t-elle. Je me suis retenue pour ne pas t'embrasser devant le monsieur, mais je ne peux pas attendre jusqu'à la maison.

— Dépêchons-nous donc de rentrer, répondit Champion. Les enfants ne vont pas tarder à revenir de l'école, et j'ai hâte de leur faire oublier ma mauvaise humeur de ce matin. Oui, je sens que j'ai vraiment besoin de les embrasser.

— Et moi donc ! fit sa femme. Après une pareille journée !

Mais les deux époux n'étaient pas au bout de leurs émotions. Comme ils allaient passer devant la porte de la loge, où l'imposant

M. Chopette, tout aussi curieux qu'un simple portier, les guettait pour savoir plus tôt le résultat de l'entrevue, ils entendirent derrière eux un pas assourdi par le tapis moelleux qui couvrait tout l'escalier. C'était le valet de chambre qui les rejoignait.

— Monsieur vous prie de remonter un instant, leur dit-il simplement.

Les deux époux se consultèrent du regard.

— Que peut-il nous vouloir ? murmura la femme.

— Peut-être trouve-t-il que nous lui avons brûlé la politesse, répondit Champion.

— Il est certain que nous sommes partis bien brusquement.

— Bast ! au petit bonheur ! Montons, et nous saurons ce qu'il nous veut : il ne nous mangera pas, après tout. J'en ai bien vu d'autres à Coulmiers, dit le frotteur, qui avait repris maintenant toute sa décision.

Le jeune propriétaire les attendait dans son fauteuil, avec un sourire qui n'avait rien d'alarmant.

— Ainsi donc, leur dit-il sans autre préambule, et comme s'il continuait la conversation, vous avez deux enfants, deux garçons ?

— Et deux fameux ! s'écria le père avec élan.

— Gustave et Georges, ajouta la femme plus doucement.

— Et vous vouliez les envoyer chez vos parents, à la campagne, pour prendre la loge et gagner davantage ?

— Oh ! répondit Champion vivement, ce n'est pas tant pour l'intérêt, quoique je ne méprise pas l'argent honnêtement gagné. Mais, voyez-vous, monsieur, ma blessure me fait souffrir quelquefois, aux changements de temps, et ça me tourmente un peu. Si j'allais ne plus pouvoir frotter !

— Eh bien, mon brave, dit M. Plumier, vous n'aurez pas à frotter ici, même votre loge. Vous connaissez déjà M. Chopette, n'est-ce pas ? et vous aurez dû comprendre qu'un aussi grand personnage ne descendait pas à de pareils travaux. Il y a un frotteur à l'année pour toute la maison : Soyez donc sans crainte de ce côté.

— Mais alors, monsieur, s'écria Champion, si j'ai bien compris ..

— Vous avez parfaitement compris. La loge est à vous, et vous y amèneriez vos enfants. Ne me remerciez pas, car c'est moi, au contraire, qui vous dois de la reconnaissance. Votre cri du cœur de tout-à-l'heure m'a donné à réfléchir, plus que je ne l'avais fait depuis longtemps. Oui, c'est une triste chose que d'honnêtes gens comme vous en soient amenés à penser à des expédients du genre de celui que vous avez failli employer, tandis que ce titre de père et de mère de famille devrait être leur meilleure recommandation. Mais pour moi, du moins, je suis converti. Vos enfants viendront ici, ils joueront dans la cour tant qu'ils voudront, et si le directeur du *Comptoir Franco-Birman* n'est pas content, eh bien ! il n'aura qu'à chercher une autre maison. Il y a derrière votre chambre à coucher une grande pièce qui ne sert aujourd'hui qu'à mettre des débarras : on l'ajoutera à votre loge, ce n'est qu'une porte à percer. Et puis, je profiterai de ce que les maçons seront dans la maison — et, cette fois, M. Plumier prononça ce

mot à bhoré sans la moindre grimace, — pour faire faire quelques arrangements à mon appartement. Car, ma foi, vous m'avez donné envie de me marier, d'avoir, comme vous, de beaux enfants...

— Ah ! Monsieur, s'écria la femme Champion, si vous saviez comme c'est bon de les aimer !

— Je vous crois, et maintenant, donnez-moi votre main tous les deux. Affaire conclue.

Les deux époux se retrouvèrent dans la rue sans savoir comment ils y étaient arrivés : le grand air les fit cependant revenir de leur étourdissement. Ce fut Champion qui parla le premier, pour manifester sa joie d'une façon que l'on trouvera un peu vulgaire, mais qui, du moins, a le mérite d'être naturelle. Quelque courageux qu'il fût, le frotteur n'était pas un héros d'Homère, et d'ailleurs les héros d'Homère eux-mêmes pensaient à leur estomac.

— Tu sais, femme, avant de rentrer, lui dit-il, tu achèteras un beau gigot pour le dîner de ce soir. Ah ! tu prendras aussi chez un bon pâtissier une tarte aux prunes : les enfants l'adorent.

— Tu as raison, Champion, c'est aujourd'hui jour de fête.

Et la brave femme, discrètement, sans ostentation, sans même que son mari s'en aperçût, glissa quelques sous dans la main d'une mendiante qui tenait deux enfants déguenillés dans les bras, à la porte même de sa maison.

FIN

Une vieille soif.

C'était au Tir cantonal, pendant le banquet du jeudi. Un désœuvré, godaillieur incorrigible, et sans le sou en poche, se promenait le long de la cantine, cherchant parmi les convives une figure de connaissance à qui mendier un verre de vin.

Il avait une vieille soif, comme on dit en langage populaire, car son porte-monnaie, parfaitement vide depuis quelques jours, lui avait imposé de cruelles privations.

Enfin, il aperçoit, au bout d'une table, et près de la clôture de la cantine, un ancien camarade d'école qui feignait de ne pas le voir.

— Tu fais bien le fier, Philippe, lui dit le soulard... Hé !... ne me reconnais-tu pas ?...

— Ah ! c'est toi... qu'est-ce que tu fais par là ?... Que dis-tu de bon ?...

— Je dis que j'ai rudement soif ; voilà trois ou quatre jours que je n'ai pour ainsi dire rien bu... As-tu pas un verre pour moi ?...

— Ah ! je voyais bien ce que tu cherchais... Tiens, soiffeur, bois.

L'autre saisit le verre avec avidité, et après une ou deux gorgées :

— Eh ! que c'est bon !... Comme ça fait plaisir, Philippe, c'est bien dommage que le fond de ce verre ne soit pas à Préverenges !...